

Soulager blessures et angoisses



Des rescapés, habillés avec des tenues offertes par l'ONG, sur le pont de l'Ocean Viking, le 1^{er} novembre. Camille Martin Juan/SOS Méditerranée

À bord de l'« Ocean Viking » (2/3) soigner

La Croix a embarqué trois semaines sur le navire humanitaire blanc et rouge affrété par SOS Méditerranée.

Dans ce deuxième volet, notre reporter raconte les soins apportés à 25 naufragés sauvés au large des côtes libyennes.

Une fois les blessures soulagées, la parole, parfois, se libère.



Après plusieurs jours de navigation entre les côtes libyennes et l'Europe, les équipes de l'Ocean Viking ont porté secours à 25 naufragés, fin octobre. Une fois à bord, ils sont pris en charge par l'équipe médicale.

Sur le pont principal de l'Ocean Viking, il y a une clinique, calée entre le refuge des femmes et celui des hommes. Une première porte ouvre sur un sas d'entrée. De là, on accède au cabinet, à la salle d'observation, et à la pièce de consultation pour les femmes. Partout, des placards remplis de médicaments en tout genre, de perfusions, bouteilles d'oxygène et de défibrillateurs.

Mercredi 30 octobre, une demi-journée à peine après le sauvetage de 25 naufragés, le va-et-vient est incessant. En quelques heures, la médecin et l'infirmière, T'uulia et Paivi, 44 et 48 ans, toutes deux Finlandaises venues avec la Fédération internationale des Sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, reçoivent 18 des 25 rescapés. L'un d'eux, placé en salle d'observation, dort. Très affaibli, il ne

tenait plus debout. L'un des marins, ancien infirmier, a dû l'aider à prendre une douche. Certains montrent des brûlures de foin, très courantes dans les embarcations en détresse. Beaucoup se plaignent de maux de tête, de gorge, de douleurs aux jambes à force d'être restés constamment assis pendant le trajet depuis la Libye. Sur le pont, Sohan (1) mime la position qu'il a gardée des jours, en s'accrochant aux autres rescapés. Pour ne pas que l'un tombe à l'eau à cause d'une vague, les naufragés se sont maintenus par les coulees tout en s'agrippant à la barque.

Les rescapés viennent d'Égypte et de Syrie. Ils portent des vêtements distribués par SOS Méditerranée: un ensemble de jogging et un tee-shirt, rouge, jaune ou vert, en coton. Dans le kit de bienvenue, ils ont récupéré une brosse à dents et une serviette de toilette. Ils ne parlent qu'arabe, un seul comprend l'anglais. Les dialogues entre eux et les membres de l'équipage s'improvisent à partir de signes et de quelques mots. Sur la poupe, à l'arrière du bateau, un adolescent interrompt Meliya, la sage-femme. Avec son index, il pointe son front puis dessine dans l'air des ronds.

« Ah tu as la tête qui tourne, répond-elle en français, lui montrant qu'elle a compris. Je t'apporte quelque chose, je reviens. » Le jeune homme lui sourit, lève son pouce en l'air, puis réfléchit avant de prononcer: « Thank you. »

« C'est trop d'humanité d'un coup, j'en serai reconnaissant à vie. »

Dans la clinique, l'équipe médicale utilise l'aide cruciale de Sahar, la médiatrice culturelle, mais il arrive que cette dernière ne connaisse pas le dialecte des passagers. « Déjà que soigner dans une autre langue, c'est compliqué, là on passe à la difficulté supérieure, rapporte Caterina, une cheffe de l'équipe. On utilise des outils. Par exemple, pour la gale, pathologie très fréquente chez les patients qu'on reçoit, nous avons des scripts dans toutes les langues possibles et imaginables. Ensuite, on parle avec les mains. Pour moi qui suis italienne c'est facile (rires). Mais je vérifie

••• toujours qu'ils ont bien compris. » Cette fois, au bout de la troisième visite à la clinique, la médecin T'uulia n'a même plus besoin de dire un mot lors des premières minutes de la consultation. La traductrice a retenu les questions posées aux patients. « Est-ce que tu as mal quelque part? », « As-tu suffisamment mangé et bu d'eau depuis que tu es arrivé sur le navire? », « Ta peau te gratte-t-elle? », « Prends-tu des médicaments? ». Rapidement, les rescapés la surnomment « docteur Sahar ».

Les stigmates de la torture, le traumatisme de la route migratoire, l'équipe médicale ne les connaît que trop bien.

Pendant toutes les consultations, la porte du cabinet médical vers la salle d'observation, où se repose un passager, reste ouverte. Plusieurs de ses camarades souhaitent avoir des nouvelles, demandant à le voir. L'un d'entre eux va dormir avec lui pour leur première nuit sur l'Ocean Viking. Parmi les derniers à passer au cabinet de consultation, Sélim, 40 ans, avertit d'emblée qu'il souffre de plusieurs maladies chroniques et qu'il n'a plus de médicaments pour se soigner. Lors de la traversée, ses antibiotiques sont tombés à l'eau. Parmi cinq de ses traitements quotidiens, certains se sont trouvés dans la clinique. D'autres, non. La médecin fournira aux autorisés italiennes le dossier constitué à bord. Elle note d'ores et déjà qu'il a besoin de voir urgentement un docteur à terre. Avant de descendre, il se verra attribuer un bracelet blanc, synonyme d'une vulnérabilité médicale.

La grande majorité repart de la clinique avec du paracétamol et le conseil de se reposer. Certains sans médicament. « Ils ont aussi compris qu'ils pouvaient venir nous voir et que, pendant quelques instants, on allait les écouter, prendre soin d'eux, ça leur fait du bien », glisse Paivi, l'infirmière. De fait, pour tous, ils n'avaient pas vu un médecin depuis des années. « Je crois que c'est la première fois que quelqu'un vérifie mon audition, mes dents, me décide une allergie. C'est trop d'humanité d'un coup, j'en serai reconnaissant à vie », confie Assad, 26 ans, en remettant une de ses mèches bouclées derrière l'oreille. Lui explique avoir quitté l'Égypte pour des raisons économiques. Il y a deux ans, la promesse de meilleurs salaires en Libye, pays limitrophe, l'a poussé à s'y installer.

« Mais la vie là-bas est trop dangereuse », glisse-t-il, ses yeux verts rivés vers le sol. Il s'interrompt, puis reprend. « Comme je n'osais plus trop sortir dans la rue, je travaillais



L'équipe médicale aide un rescapé particulièrement malade. Camille Martin Juan/SOS Méditerranée



Enfermé en centre de détention en Libye, Assad a été brûlé à l'acide par les gardes. Camille Martin Juan/SOS Méditerranée

de moins en moins. Sauf que ma famille continuait à me réclamer de l'argent. Je n'y arrivais plus. L'Italie, c'est un ami à moi qui m'en a parlé. La vie ne peut être que meilleure là-bas, alors j'ai tenté. »

Pendant son passage à Sâtrath, il se fait enfermer dans un centre de détention. Après plusieurs jours sans rien à manger, il se plaint à ses collègues. Pour le faire taire, les gardiens lui entaillent le poignet gauche, et brûlent son mollet à l'acide. « En quelques secondes, je n'ai plus vu que l'os de ma main, du feu et de la fumée », décrit-il, en relevant son pantalon de jogging pour montrer sa cicatrice. Grâce à un kit de couture de voyage, il recoud lui-même ses plaies. Elles continuent de le faire souffrir. À mesure qu'Assad raconte son histoire, une, puis deux, puis six personnes du groupe se massent autour de lui, en écoutant attentivement, sans réagir. Quand le jeune homme se relève et part fumer une cigarette à la poupe, ses compagnons de galère l'accompagnent, toujours dans le silence, lui tapent dans le dos, lui sourient.

« On trouve beaucoup de solidarité et de bienveillance sur le bateau. Ils se comprennent tous, même s'ils n'ont pas vécu la même chose. Les plus grands prennent

soin des plus petits. Ils se rassurent, comme Camilla, une Belgo-Italienne de 35 ans, responsable de l'équipe de post-sauvetage. Quand je suis de surveillance la nuit et que je passe devant l'abri, j'observe que certains dorment en se tenant par la main. C'est un moment suspendu. »

Les stigmates de la torture, le traumatisme de la route migratoire, l'équipe médicale ne les connaît que trop bien. « Des membres déformés, des plaies mal cicatrisées, c'est quelque chose... Ensuite il y a les violences sexuelles subies en Libye ou pendant le trajet. Elles touchent les hommes comme les

repères

Les consultations médicales

À bord, l'équipe médicale est composée de quatre personnes à chaque fois: un médecin, une sage-femme, une infirmière et une responsable d'équipe.

Les principaux motifs de consultation sont les infections diverses, notamment de la peau, les blessures, les douleurs généralisées, le mal de mer, les infections

algués des voies respiratoires supérieures, les brûlures cutanées graves causées par le mélange de carburant et d'eau de mer, les suites des violences sexuelles.

Depuis 2016, près d'une centaine de personnes en situation de handicap ont également été accueillies sur le bateau. Elles ont besoin de soins spécifiques. Les équipes médicales de l'Ocean Viking ont aussi soigné 3418 femmes enceintes. Quelques bébés sont nés à bord.

En fin de journée, Abel tient difficilement en place, il multiplie les allers-retours entre l'abri et le pont, l'air inquiet, puis finit par se rendre à la clinique. En écoutant son témoignage, la médecin peine à retenir ses larmes. À 22 ans, il donne l'impression d'en avoir 40. Le jeune homme aux cils interminables communique calmement. Seuls ses battements de jambes traduisent son inquiétude. Le ton est doux, son histoire beaucoup moins. Il a 14 ans quand il quitte l'Égypte pour la Libye avec son oncle. À peine la frontière franchie, une milice le kidnappe et le enferme deux mois dans un container, où il se torture. Ils travaillent ensuite huit mois gratuitement. « Tous les jours, mon oncle me disait qu'il fallait que j'en s'en aille. J'avais tellement peur qu'il parte sans moi, je vérifiais s'il était toujours là sans arrêt. » Une nuit, ils s'éveillent en courant. Abel entend des coups de feu. Son oncle meurt sous ses yeux. Une balle lui transperce le mollet, il ne peut plus bouger. « Mes enfermés m'ont retourné, m'ont humilié à nouveau. J'ai dû me soigner moi-même, tout seul. Ensuite ça a été des années de galère, jusqu'à ce que je comprenne qu'il fallait que je parte de cet enfer. Ça fait sept ans que je n'ai pas parlé à ma famille, que je ne me suis pas senti en sécurité, considéré. Je ne saurais même pas comment les rejoindre, mais un jour, quand j'aurai un travail et de l'argent en Italie, je les appellerai pour leur dire: j'ai réussi, je m'en suis sorti. » Rongé par les crises d'angoisse, Abel ne cesse de remercier l'équipage du bateau pour leur soin et leur bienveillance. « C'est étrange ici, tout le monde sourit, marque-t-il. Il y a quelques heures, je pensais que j'allais mourir. Mais là, ça fait longtemps que je ne me suis pas senti aussi vivant. »

Esther Sarrajordi

(1) Tous les prénoms des rescapés ont été changés. Demain, les rescapés se préparent à affronter l'Europe